

André Breton, l'histoire et le sens du mythe

En 1990, présentant un numéro de *Mélusine* consacré à l'histoire et à l'historiographie du surréalisme, je rappelais, à l'aide d'un document malencontreusement égaré, comment Breton concevait l'histoire du mouvement. S'adressant à la jeunesse de Port-au-Prince, en janvier 1946, il déclarait :

... nous sommes parvenus à une époque où la crise générale des valeurs est si communément ressentie que nous avons moins besoin d'un tracé analytique épuisant en tous sens et d'un trait égal les démarches divergentes de l'activité créatrice que de la mise en évidence de véritables lignes de force et de la désignation au crayon rouge des incontestables génératrices valant au moins pour aujourd'hui¹.

À cette époque de sa vie, Breton considérait que toute l'histoire littéraire serait à récrire selon cette perspective, ce qui conduirait à revaloriser pratiquement toutes les époques, et particulièrement le XVIII^e siècle, avec Kant et Goethe, au détriment du XVII^e siècle, survalorisé dans notre tradition pédagogique. Conscient de l'obstacle théorique, déjà signalé par Marx et Engels eux-mêmes, à l'élaboration d'un manuel marxiste d'histoire littéraire (le critère de valeur s'opposant à l'appartenance sociale), il en venait à des considérations toutes pragmatiques. La première, pastichant Benedetto Croce, serait d'examiner ce qui est vivant et ce qui est mort dans le domaine en question :

...une oeuvre d'art, pas plus que toute autre production de l'esprit, ne doit être considérée en soi, c'est-à-dire pour ses mérites intrinsèques (selon des critères toujours contestables) ni même étroitement en fonction de son adéquation aux circonstances historiques qui l'ont vu naître, mais bien en fonction de ce qu'elle garde ou ne garde pas pour nous (ibid. pp. 185-86)

La seconde considération, découlant de ce primat de l'actualisation de l'oeuvre par le spectateur ou le lecteur, était l'originalité des oeuvres tenues pour des ferments du futur. Originalité qui, loin de procéder de l'illumination et de la spontanéité, est un produit de la culture, témoignant d'une double faculté chez l'artiste, de sélection et de refus.

S'agissant du romantisme — mais, disait-il, ce serait exactement la même chose pour le surréalisme — il faut mettre en évidence ses forces génératrices (le roman noir anglais, la philosophie allemande, le courant occultiste), et surtout cesser de le concevoir « comme un mouvement strictement artistique, au lieu de l'homologuer en même temps comme mouvement philosophique et social, c'est-à-dire de le concevoir dans son ensemble... » (*ibid.* p. 189).

Ceci vaudrait donc pour l'historiographie, *toujours à venir*, du surréalisme. Aujourd'hui, il me revient de parler d'un poète devant l'histoire, et non pas de sa conception du discours qu'il convient de tenir sur l'histoire. La tâche se complique d'autant plus que Breton est indissociable du mouvement surréaliste auquel il a insufflé vie. Ce dernier s'est exprimé, à de nombreuses reprises, sur les événements majeurs de son temps, prenant position, le plus souvent au moyen de tracts ou de déclarations, depuis la guerre du Rif, en 1925, jusqu'au « Manifeste des 121 » contre la guerre d'Algérie. Au passage, je ferai observer qu'à s'en tenir à ces deux textes limites, une constante se dégage, qui est l'anticolonialisme du mouvement.

Bien qu'il m'en coûte d'introduire une telle dichotomie, mais pour la clarté de l'exposé, je parlerai du seul André Breton face à quelques événements majeurs de l'Histoire,

1. Conférence d'André Breton, insérée dans l'ouvrage de Pierre Mabille : *Traversée de la nuit*, Plasma, 1981, p. 180.

de son comportement et des textes avérés de sa main, pour dégager le sens du mythe qu'il postulait dans son entreprise de reclassement des valeurs².

I. André Breton devant l'Histoire

S'adressant aux étudiants de Yale en décembre 1942, Breton leur parlait « de la situation du surréalisme entre les deux guerres, c'est-à-dire nécessairement par rapport à elles. Le surréalisme est en effet le seul mouvement intellectuel organisé qui ait réussi à couvrir la distance qui les sépare. » Portant sur l'ensemble du groupe, le propos vaut, à plus forte raison, pour lui-même, dans la mesure où il n'a pas manqué d'être marqué par ces deux traumatismes mondiaux.

A. Breton combattant en 1914-1918

Mobilisé pour faire ses classes comme canonnier à Pontivy en 1915, lassé de « l'école des bons travaux abrutissants » dont parlait Rimbaud, Breton a sollicité son maître et protecteur, Paul Valéry, pour qu'il lui trouve une affectation en rapport avec ses capacités d'étudiant en médecine., afin de pouvoir rouvrir les volumes de ses poètes favoris. « Le mot Fuir résumant toute mon aspiration présente, je me permets imprudemment, Monsieur, cette prière : Ne sauriez-vous, je suppose par relation, me sauver d'ici ?³ » Le moins qu'on puisse dire est qu'il ne partageait pas l'enthousiasme belliqueux de sa génération, les appels nationalistes et revanchards de Barrès. L'intervention de Valéry fut assez efficace pour qu'il se trouvât affecté à Nantes, faisant fonction d'interne à l'hôpital municipal auxiliaire. Bénéficiant d'une chambre pour lui seul, décorée à sa guise de reproductions de Gauguin, Toulouse-Lautrec, Matisse et Van Dongen, il reprit goût à la vie, avouant à son protecteur qu'il finirait par s'y plaire. C'est le moment qu'il choisit pour lire Rimbaud, Jarry, Baudelaire, Mallarmé et, bien entendu, *La Soirée avec M. Teste*.

En somme, la littérature, et particulièrement la poésie, est sa seule préoccupation. Il consacre ses journées à panser les grands blessés et les traumatisés qu'on envoie se réparer au climat marin avant de les renvoyer au front, mais, tel Sengle, le héros de *Les Jours et les nuits* de Jarry, il se détache de la réalité médicale. Tandis que la guerre de mouvement se transforme en guerre de tranchées, il part en quête de l'idée moderne de la vie. La fréquentation, relativement brève, d'un de ses patients, Jacques Vaché, a brisé quelques-unes de ses admirations. « Il a déjoué en moi ce complot de forces obscures qui mène à se croire quelque chose d'aussi absurde qu'une vocation », confessa-t-il plus tard.

Dès le 14 juillet 1916, alors que l'offensive allemande sur Verdun a été stoppée trois jours plus tôt, Breton est en route vers l'Est., où il espère attraper une automobile chirurgicale. « Je suis conquis par l'espoir du front, vu aux lueurs des tirs de G. Apollinaire ou à la faveur des feux d'artifice de sa *NUIT D'AVRIL* », écrit-il à Valéry⁴. Après un séjour, de profond retentissement pour lui, au centre neurologique de Saint-Dizier, il participe à l'offensive de la Meuse, en novembre-décembre 1916, comme brancardier. Curieusement, « un vertige assez agréable » le gagne, au pire moment, lorsqu'il lui faut, à la lueur des fusées éclairantes, évacuer des blessés, comme il le confie encore à Valéry. Significativement, c'est à cette époque qu'il rapportera un poème écrit l'année précédente, donc avant l'épreuve :

Ce soir, j'envie aux preux de Bouvines la guerre

Indulgente à raison de pape.

Fantassin

Là-bas, conscrit du sol et de la hampe, y être ! (Pl, I, 10)

2. Il me faut d'emblée renvoyer à mon ouvrage, *André Breton Le grand indésirable*, Calmann-Lévy, 1990, 475 p. auquel j'emprunte les données biographiques.

3. Lettre d'André Breton à Paul Valéry, lundi 7 juin 1915, archives BNF.

4. *Id. ibid.* 24 juillet 1916.

Envoyé à la Pitié, dans le service du Dr Babinski, Breton y fut longtemps hospitalisé lui-même, puis affecté au Val-de-Grâce pour y acquérir un titre de médecin militaire. La fréquentation d'Apollinaire, la rencontre d'Aragon puis de Soupault n'ont plus de secrets pour les historiens de la littérature, qui fixent là la naissance du surréalisme, avant la lettre. C'est un point de vue que je ne partage pas, mais là n'est pas notre propos.

De même qu'il avait accueilli avec indifférence la déclaration des hostilités, Breton ne manifeste aucune joie lors de l'armistice. Au vrai, il est très affecté par la mort d'Apollinaire, dont il accompagne la dépouille au Père-Lachaise.

Maintenu sous les drapeaux jusqu'au 20 septembre 1919, il met à profit son séjour dans la région parisienne pour lancer, avec ses nouveaux amis et la complicité bienveillante des aînés, la revue *Littérature* qui, du moins à ses débuts, entend capitaliser toutes les nouveautés et tenir lieu de *La Nouvelle Revue française*, qui avait cessé de paraître durant la guerre. Pourtant, Breton ne se satisfait pas d'un succès rapide. Nouant un pacte secret avec Aragon, il entend préparer un coup d'état qui bouleversera la société entière. Les confidences de celui-ci, cinquante ans après, ne me semblent pas crédibles. Cependant, Nous en avons une trace écrite de la main de Breton, dans une lettre conservée au Fonds Aragon. Il y prétend que le monde finira par une belle réclame, menaçant la politique et le passé restauré. Sur tout cela il demande le secret, menaçant son correspondant de châtement, et, ce qui le rend plus dangereux, lui expliquant qu'il n'espère rien pour lui-même (HB 78). Puérilité ? Illusion sur les pouvoirs de la poésie nouvelle ? Qu'importe. Cela traduit bien l'état d'esprit de ces très jeunes gens, prématurément embarqués dans une aventure niant l'homme, dont ils n'ont guère parlé (Aragon se flattant même d'avoir traversé toute la guerre sans en avoir jamais écrit un seul mot), mais qui a laissé des traces profondes en eux, les incitant à un refus global. Cela rend compte, me semble-t-il, de l'adhésion pleine et entière de Breton à Dada, qui fut bien davantage qu'une parenthèse, comme on le croit généralement, sur la foi de ses écrits postérieurs.

B. La montée des périls

Il est parfaitement établi, aujourd'hui, que Breton lui-même a, dès 1920, voulu conjoindre esthétique et poétique⁵. En d'autres termes, l'action sociale est inséparable de la création artistique durant le laps de temps considéré.

1. L'adhésion au marxisme

A. Volonté personnelle d'adhésion

Breton entraîne Aragon au parti socialiste, au moment de l'historique Congrès de Tours, en vue d'une adhésion. Mais le curieux est qu'ils ne s'adressent pas directement au secrétariat du parti. Ils vont d'abord voir Georges Pioch, un collaborateur du *Journal du peuple*, puis ils se rendent à *L'Humanité* où le détail des démarches administratives pour adhérer au parti les en dissuade.

B. Organisation bolchevique

Quand se constitue le groupe surréaliste, ses animateurs ne prendront pas modèle sur les mouvements littéraires précédents, mais sur l'organisation du parti bolchevique, comme le montrent amplement les archives récemment publiées. Surtout lorsqu'il sera question de se rapprocher, puis de fusionner avec les groupes Clarté et Philosophies (HB 182). Mais, on le sait de reste, Breton n'est jamais l'homme de la pleine adhésion. A peine élu à la tête du comité organisateur de cette nouvelle formation, il s'en éloigne. Ce qui n'empêche pas le surréalisme de calquer son attitude sur le Parti communiste à propos de la guerre du Rif. Puis

5. Voir : Carole Raynaud Paligot, *Parcours politique des surréalistes, 1919-1969*, CNRS Éditions, 1995.

c'est l'adhésion des cinq (Aragon, Breton, Eluard, Péret, Unik), révélée *Au grand jour* en 1927. Paradoxalement, Breton y exprime davantage de réserves que d'enthousiasme à l'égard de l'accueil que ce parti leur offre. En fait, il y a là une incompréhension radicale sur le rôle que les surréalistes entendent jouer, dans la sphère qui est la leur, au sein du PC, et sur l'accueil qu'un parti « ouvrier » devait réserver à des intellectuels bourgeois en rupture de classe.

2. Politique et surréalisme

A. L'illusion lyrique.

Rejeté par sa cellule, ne supportant pas les préventions de *L'Humanité*, journal qu'il trouve puéril et déclamatoire, à son égard, Breton n'en maintient pas moins, avec une belle illusion lyrique (HB 232) que, face à un grave danger, le groupe se rangera au côté de la Troisième Internationale. Cela durera jusqu'en juin 1935, avec son Discours au Congrès des Écrivains, venant au lendemain de la signature du pacte franco-soviétique, qui en appelle à une plus grande vigilance révolutionnaire, en fusionnant les mots d'ordre de Marx et de Rimbaud.

B. Dénonciation des procès de Moscou.

Il y a au moins un point sur lequel Breton s'est toujours montré lucide, c'est dans la dénonciation des divers procès de Moscou, montés de toutes pièces par Staline. Est-ce par une sympathie ancienne pour Trotsky, dont il avait apprécié le *Lénine*, ou à la suite d'une rigoureuse analyse des faits, toujours est-il que, dès la fin août 1936, il a pris fait et cause pour les anciens compagnons de Lénine, prononçant un discours, « La vérité sur les procès de Moscou » au meeting du 3 septembre, où il désignait Staline comme « le principal ennemi de la révolution prolétarienne », se rapprochant des écrivains prolétariens qui publient son intervention (HB 302). Qui a pu l'informer exactement ? Ce ne peut être Pierre Naville, avec qui il n'avait plus de contact. Il faut croire que « l'innocence active » dont il se réclamait a, en l'occurrence, joué à fond pour en faire l'un des premiers intellectuels sans parti à s'engager aussi nettement contre Staline, sans pour autant verser de l'autre bord.

C. La seconde guerre mondiale

1. La drôle de guerre

A nouveau mobilisé en septembre 1939, Breton assume ses fonctions de médecin-auxiliaire avec discipline. Il a décrit, dans un ajour d'*Arcane 17*, l'inconséquence de ses compagnons, joyeux de « remettre ça ». Il explique cette attitude par l'ennui quotidien, la guerre devenant une sorte d'exutoire. Curieusement (et il n'est pas le seul à y penser), il considère que les événements se présentent « d'une manière exceptionnellement intéressante », espérant vraisemblablement que le conflit débouchera sur une guerre révolutionnaire.

Une fois de plus, Breton n'est pas de ce côté. En poste à Poitiers, il écrit un poème frémissant de passion amoureuse :

*Les armoires bombées de la campagne
Glissent silencieusement sur les rails de lait
C'est l'heure où les filles soulevées par le flot de la nuit qui roule des carlines
Se raidissent contre la morsure de l'hermine
Dont le cri va mouler les pointes de leur gorge
Les événements d'un autre ordre sont absolument dépourvus d'intérêt*

déclare-t-il dans « Quels apprêts ». Lors de l'armistice, la situation lui semble on ne peut plus empreinte d'humour noir, ce qui va le conduire à activer la publication de son *Anthologie de l'humour noir*, écrivant à son éditeur :

Rien ne m'intéresserait tant que sa publication à pareille époque. Il me semble que c'est précisément là l'aventure que cet ouvrage ingrat (envers son auteur), que cet ouvrage, dis-je, des plus fourbes et ombrageux doit courir et que là résident aussi ses principales chances (HB 329)

Dès sa démobilisation, il comprend qu'il ne peut regagner Paris, où lui-même et sa famille seront en péril. A Marseille, il attend un visa pour se rendre soit au Mexique, soit aux États-Unis, confiant à l'inspiratrice du poème précédent : « L'Amérique ne s'impose, du reste, que d'une manière toute négative : je n'aime pas l'exil et je doute des exilés ». Il y compose « Fata morgana », où le dit de la force d'amour se mêle à la transmutation hermétique, expliquant :

Ce poème fixe ma position de résistance plus intransigeante que jamais aux entreprises masochistes qui tendent, en France, à restreindre la liberté poétique ou à l'immoler sur le même autel que les autres (HB 336)

2. L'exil

Force est de passer rapidement sur le séjour de Breton aux États-Unis, où il s'est gardé de toute intervention d'ordre militant, se bornant à réunir, autant que faire se pouvait, un groupe surréaliste composé d'exilés comme lui et de jeunes artistes américains. « Où la liberté m'est mesurée je ne suis guère et ma tentation est de passer vite » dira-t-il dans ses *Entretiens* avec André Parinaud (p. 196). Pourtant, je m'arrêterai un instant sur son passage en Haïti, en 1946, source d'une légende révolutionnaire, bien qu'il s'en soit clairement expliqué dans les mêmes *Entretiens*. Je crois avoir montré, pièces à l'appui, combien sa bonne foi y avait été surprise et comment il avait été utilisé par les Américains. La lettre adressée à Saint-John Perse est on ne peut plus claire sur ce point :

La vérité est que je me suis trouvé pris dans les remous de toutes sortes qui agitaient l'île en janvier dernier et que mon témoignage a été dénaturé par le jeu des factions qui se la disputaient. J'ai conscience, pour ma part, de n'avoir en rien outrepassé les limites auxquelles m'astreignaient les termes de la mission que je devais accomplir, aussi bien que l'hospitalité que je recevais. A ceux qui croyaient pouvoir disposer de moi sans mon aveu, j'ai d'ailleurs rappelé avec insistance la belle sentence de Toussaint Louverture "Je suis incapable d'être l'instrument ou le jouet des hommes". Mais certains de ceux-ci étaient difficiles à décourager⁶.

Ce qui ne veut pas dire que son verbe poétique, son attitude intransigeante, son émotion même n'aient pas contribué à exalter la jeunesse haïtienne.

3. La guerre froide

A son retour en France, Breton n'a pas désinvesti. Mais force est de constater qu'en dépit de diverses tentatives en direction de Sartre et de Camus, il s'est trouvé en porte à faux, pris et peut-être laminé entre le pouvoir des écrivains communistes et l'influence croissante de l'Existentialisme. La lettre adressée au même Saint-John Perse à l'automne 1947 est éloquente :

Ces temps n'en semblent pas moins de plus en plus mauvais et bien dérisoires apparaissent, à certaines heures les efforts des hommes, très isolés, qui voudraient

6. Lettre du 17 avril 1946 dans la Correspondance André Breton/Saint-John Perse, publiée par mes soins, *Europe*, n° 799-800, p. 71.

empêcher que le monde se scinde en deux blocs, que leur heurt précipitera en quelle poussière. A cet égard il faut bien reconnaître qu'ici la situation empire chaque jour et que la passion partisane rend l'immense majorité de plus en plus indifférente à l'avenir humain, considéré dans sa réalité. Les uns s'hypnotisent sur les dangers que l'expansion américaine fait courir aux valeurs traditionnelles de l'Europe, les autres s'affolent à l'idée des exactions multiples dont le régime russe fait de plus en plus son ordinaire. Dans la prise de position qui s'ensuit, le sens de la mesure commence à faire absolument défaut, sans parler (chez la plupart) de la bonne foi. Les staliniens entretiennent, avec un succès confondant, un certain nombre de hantises dans les milieux de gauche, à commencer par l'imminence d'un coup de force "de Gaulle" toujours annoncé pour la fin du mois courant. Il est difficile de se faire une idée des forces déjà recrutées par le R.P.F. mais il semble bien qu'une telle aventure ne doive pas être tentée de sitôt. Sur le plan, plus aisément contrôlable, de la libre expression, les menaces sont beaucoup plus concrètes. Si la véritable "terreur" qu'à mon arrivée en France faisaient régner Aragon et autres a fait long feu, la plupart des intellectuels se cantonnent encore dans une réserve prudente, pour ne pas avoir à payer personnellement trop cher les frais d'une occupation éventuelle. Je cherche actuellement à décider Max-Pol Fouchet, qui dirige Fontaine, à promouvoir une déclaration de principes que nous puissions signer, lui et moi, et que nous appellerions à signer des hommes tels que Paulhan, Camus, Bataille, Patri, Malraux (en dépit de son activité présente aux côtés de de Gaulle, mais ses propos non publics apportent quelque apaisement), Rougemont bien sûr, etc. Je ne désespère pas d'y parvenir et je crois que ceci apporterait quelque clarté. On en a grand besoin : vous savez sans doute que la radio de Moscou, au cours d'une dizaine d'émissions, s'en est prise formellement à Matisse, à Picasso et, après eux, à tous ceux qui pourraient encore poursuivre en art des recherches techniques. Le très malencontreux débat institué, notamment par Sartre, autour de la littérature "engagée", a d'ailleurs fait le jeu des pires obscurantistes.⁷

J'ai déjà dit comment Breton et le surréalisme pouvaient tout aussi bien s'envisager par rapport à leurs prises de position anticolonialistes, ce qui déplace, en l'élargissant, le cadre assigné par les deux guerres mondiales. Il convient, maintenant, d'examiner le texte de l'Histoire, la manière dont celle-ci figure dans la création bretonienne.

II. Le discours de l'Histoire

Je n'aurai garde d'oublier que, pour Breton, l'oeuvre d'art se doit d'exprimer simultanément le contenu manifeste et le contenu latent de son époque. Cependant, il serait difficile de dégager ce double contenu, systématiquement, dans chacun de ses écrits, sous peine de simplification réductrice. Il serait tentant de montrer, éventuellement par le rapprochement avec d'autres récits de la même époque, que *Nadja*, en relatant une rencontre avec « l'âme errante » ou l'esprit même du surréalisme exprime, inconsciemment, les aspirations idéales de cette jeunesse meurtrie par la guerre, choquée, égarée, qui se retrouve prisonnière, entre les murs d'un asile. De la même façon, *Les Vases communicants*, par l'errance, l'état de désespoir qui s'y fait jour, dirait l'effet dévastateur de la crise économique de 1929, tandis que *L'Amour fou*, de tonalité plus heureuse, montrerait la contradiction, résolue par la seule volonté de l'auteur, entre l'aspiration individuelle au bonheur, l'acceptation de la cellule familiale, et les contraintes extérieures. Quant à *Arcane 17*, ce serait l'espoir issu du plus profond désespoir, la loi fondamentale que posait Breton, dite de compensation,

7. Lettre du 30 septembre 1947, *ibid.* p. 75.

*en vertu de laquelle il semble que nous ne pouvons manquer bientôt de payer cher un moment de lucidité, de plaisir ou de bonheur et, il faut bien le dire aussi, que notre pire effondrement, notre plus grand désespoir nous vaudront une revanche immédiate*⁸.

Je m'en tiendrai ici à la trace de l'Histoire dans le texte lui-même, me limitant, pour des raisons aisées à comprendre, à trois exemples précis.

A. Nadja

Bien que le récit concernant Nadja soit très précisément daté, comme un véritable journal intime (du moins par une note de l'édition définitive), et parfaitement localisé, il comporte bien peu de références au contexte socio-historique, si ce n'est cette remarque désabusée de l'auteur : « Allons, ce n'était pas encore ceux-là qu'on trouverait prêts à faire la Révolution » (PI I, 682), puis, lorsque la relation s'achève par un retour sur tous les lieux évoqués, comme pour une anamnèse photographique, surgit soudain une contextualisation d'autant plus surprenante que Breton n'en a pas été le témoin :

Tandis que le boulevard Bonne-Nouvelle, après avoir, malheureusement en mon absence de Paris, lors des magnifiques journées de pillage dites "Sacco-Vanzetti" semblé répondre à l'attente qui fut la mienne, en se désignant vraiment comme un des grands points stratégiques que je cherche en matière de désordre et sur lesquels je persiste à croire que me sont fournis obscurément des repères, - à moi comme à tous ceux qui cèdent de préférence à des instances semblables, pourvu que le sens le plus absolu de l'amour ou de la révolution soit en jeu et entraîne la négation de tout le reste - ; tandis que le boulevard Bonne-Nouvelle, les façades de ses cinémas repeintes, s'est depuis lors immobilisé pour moi comme si la porte Saint-Denis venait de se fermer, j'ai vu renaître et à nouveau mourir le théâtre des Deux-Masques, qui n'était plus que le théâtre du Masque et qui, toujours rue Fontaine, n'était plus qu'à mi-distance de chez moi. Etc. C'est drôle, comme disait cet abominable jardinier. Mais ainsi en va, n'est-ce pas, du monde extérieur, cette histoire à dormir debout. Ainsi fait le temps, un temps à ne pas mettre un chien dehors. (PI I, 748)

Il y a là comme une effraction de l'Histoire dans ce qui pouvait sembler une aventure strictement personnelle. Elle est d'autant plus remarquable qu'elle fait référence à une protestation internationale, en faveur de deux anarchistes italiens condamnés à la chaise électrique aux États-Unis pour un meurtre qu'ils n'avaient pas commis (ils ont été officiellement réhabilités depuis). Comme par dénégaration, puisque, en août 1927, lorsqu'il écrivait son récit, Breton aurait pu accompagner Aragon à Dieppe pour manifester avec lui, à l'appel du Parti communiste, il déplore de n'avoir pu assister à une violence révolutionnaire qu'il appelle de ses vœux.

B. L'Amour fou

Autre exemple du même ordre, dans l'ultime chapitre de *L'Amour fou*, sous la forme d'une lettre adressée à sa fille, en espérant qu'elle la lira à l'âge de seize ans. Il y médite sur l'amour absolu quand, à nouveau, l'Histoire fait irruption dans le contexte d'énonciation :

J'y songeais, non sans fièvre, en septembre 1936, seul avec vous dans ma fameuse maison inhabitable de sel gemme. J'y songeais dans l'intervalle des journaux qui relataient plus ou moins hypocritement les épisodes de la guerre civile en Espagne, des journaux derrière lesquels vous croyiez que je disparaissais pour jouer avec vous à cache-cache. Et c'était vrai aussi puisqu'à de telles minutes, l'inconscient et le conscient, sous votre forme et sous la mienne, existaient en pleine dualité tout près

8. André Breton, « Introduction au discours sur le peu de réalité », *Oeuvres complètes*, Pléiade, t. I p.

*l'un de l'autre, se tenaient dans une ignorance totale l'une de l'autre et pourtant communiquaient à loisir par un seul fil tout-puissant qui était entre nous l'échange du regard. Certes ma vie alors ne tenait qu'à un fil. Grande était la tentation d'aller l'offrir à ceux qui, sans erreur possible et sans distinction de tendances, voulaient coûte que coûte en finir avec le vieil **Erreur ! Source du renvoi introuvable**, fondé sur le culte de cette trinité abjecte : la famille, la patrie et la religion. Et pourtant vous me reteniez par ce fil qui est celui du bonheur, tel qu'il transparait dans la trame du malheur même. J'aimais en vous tous les petits enfants des miliciens d'Espagne, pareils à ceux que j'avais vus courir nus dans les faubourgs de poivre de Santa Cruz de Tenerife. Puisse le sacrifice de tant de vies humaines en faire un jour des êtres heureux ! Et pourtant je ne me sentais pas le courage de vous exposer avec moi pour aider à ce que cela fût. (Pl II, 784)*

En effet, dès le début de la guerre d'Espagne, les surréalistes ont demandé au gouvernement de Front populaire d'armer la classe ouvrière, puis d'organiser l'envoi de troupes et de matériel. Début août, Benjamin Péret a rejoint Barcelone, d'où il informe très fidèlement Breton de ce qui s'y passe. On pourrait s'étonner que celui-ci se réfère à une actualité tragique sans y prendre part lui-même, sans mettre ses actes en accord avec ses pensées. Mais ce qu'il ne dit pas, ou plutôt ce que le texte de la lettre laisse entendre à demi-mot, c'est qu'il a seul la garde d'Aube, qui le rattache à la vie et à l'espoir de renouer le fil brisé de l'amour fou. En d'autres termes, l'enfant joue le rôle de la fée espérance, et, à ce titre, elle sert d'intercesseur pour tous les enfants à venir. Par ailleurs, il interviendra lors d'un meeting parisien, pour dire à Trostsky que sa place n'est pas à Mexico mais à Barcelone !

C. Arcane 17

Dans ce troisième récit suscité par l'amour, apparaît soudain (p. 110) le nom du résistant Pierre Brossolette, qui s'est jeté par la fenêtre pour ne pas parler sous la torture. On pourrait y voir un effet de collage, Breton empruntant une information à un journal canadien pour donner un nouvel exemple de la confiance qu'il a en la vie. C'est aussi l'indice que toute sa réflexion se nourrit des circonstances présentes. Ainsi oppose-t-il, en été 1944, Paris libéré par soi-même au Paris des grandes journées révolutionnaires (p. 81), reprenant ensuite l'opposition entre la Libération et la liberté :

L'effort de libération ne coïncide que de manière partielle et fortuite avec la lutte pour la liberté. Une distinction très formelle entre ces deux termes s'impose aujourd'hui où d'aucuns s'apprêtent à tirer parti de leur confusion aux dépens de la liberté. L'idée de libération a contre elle qu'elle est une idée négative, qu'elle ne vaut que momentanément et par rapport à une spoliation de fait, bien définie, qu'il faut faire cesser. Toute idée de ce genre, non constructive par elle-même -- on l'a bien vu avec l'antifascisme d'avant-guerre, rivé à l'ornière de l'opposition pure -- est de médiocre portée. L'idée de liberté, au contraire, est une idée pleinement maîtresse d'elle-même, qui reflète une vue inconditionnelle de ce qui qualifie l'homme et prête seul un sens appréciable au devenir humain. La liberté n'est pas, comme la libération, la lutte contre la maladie, elle est la santé. La libération peut faire croire à un rétablissement de la santé alors qu'elle ne marque qu'une rémission de la maladie, que la disparition de son symptôme le plus manifeste, le plus alarmant. La liberté, elle, échappe à toute contingence. La liberté, non seulement comme idéal mais comme créateur constant d'énergie, telle qu'elle a existé chez certains hommes et peut être donnée pour modèle à tous les hommes, doit exclure toute idée d'équilibre confortable et se concevoir comme éréthisme continu. (p. 116-117)

C'est dire, une fois encore, que Breton ne conçoit pas une philosophie de l'histoire qui serait détachée du moment où elle sera connue et, encore plus, de l'instant même de sa formulation.

Pour l'heure, de la côte de Gaspésie où il écrit, il ne peut que se réjouir de la libération de la France, mais il s'inquiète de l'avenir, craignant, à juste titre, le retour des causes initiales, produisant les mêmes effets.

III. Pour un mythe nouveau

Afin de se débarrasser définitivement de l'emprise du passé liberticide, Breton songe, dès avant la seconde guerre mondiale, (mais sa préoccupation est réactivée par les événements), à créer un nouveau mythe, susceptible de rassembler les forces de progrès, et de donner espoir aux générations nouvelles. C'est ce qu'un de nos collaborateurs résumait ainsi dans un article du volume de *Mélusine* déjà évoqué :

Le « nouveau mythe social » issu de l'oeuvre des poètes, et que Breton a donné pour tâche au surréalisme de décrypter et de révéler pourrait bien, de fait, apparaître comme la modalité du « dépassement » de la littérature. Les pouvoirs de la parole poétique, niés par la religion et l'utopie platonicienne se verraient ainsi restaurés, et le poète, au retour de son long exil, reviendrait tenir dans la cité la fonction que lui avaient usurpée le prêtre et le philosophe⁹.

Je ne m'éloigne pas de mon sujet, dans la mesure où il s'agit bien de la place de l'intellectuel, et plus particulièrement du poète, dans l'Histoire. Seulement, Breton est bien trop avisé pour croire qu'il parviendra à créer ce mythe nouveau, à lui seul. Un mythe ne se décrète pas, il se constate.

A. Prolégomènes à un mythe nouveau

Breton est encore à New York lorsqu'au cours d'entretiens avec Etiemble (dont j'ai trace par la correspondance que ce dernier m'a confiée), il amorce la problématique de ce sujet, à l'initiative du professeur. Au demeurant, il ne serait pas nécessaire de créer ce mythe de toutes pièces, puisqu'il existe déjà, à l'état embryonnaire, chez Rimbaud, Lautréamont, De Chirico et, en amont, chez Saint-Just ou encore plusieurs hérétiques auxquels il s'est intéressé à travers l'ouvrage d'Emmanuel Aegerter. Allant dans le même sens, certains propos de Valéry, en 1915, lui reviennent à l'esprit. Le thème émerge explicitement dans l'article « Vie légendaire de Max Ernst précédée d'une brève discussion sur le besoin d'un nouveau mythe » publié dans *View* en avril 1942. Il n'est plus possible, selon Breton, de laisser se perpétuer des signes dénués de tout contenu :

Pourquoi se refuserait-on à chercher chez les poètes, chez les artistes d'aujourd'hui ce qu'on a toujours trouvé à distance chez leurs devanciers, pourquoi leur évolution ne traduirait-elle pas un langage chiffré mais déchiffrable de ce qui doit être, ce qui va être ?

Aussi faut-il se mettre à l'écoute de certains créateurs doués d'un pouvoir d'anticipation (ce que Tzara nommait, dans son Essai sur la situation de la poésie (1930) la « poésie-connaissance ») préfigurant le monde à venir. Le mythe que Breton postule devra se calquer sur l'attitude de Max Ernst qui enseigne sept commandements (HB 348).

Ces prémices, à propos d'un plasticien, se poursuivent dans une réflexion plus générale sur le surréalisme, « Prolégomènes à un troisième manifeste du surréalisme ou non », publiés dans la première livraison de *VVV*, en juin 1942. A la suite d'un bref intermède prophétique, Breton estime possible l'émergence de ce mythe recherché par les esprits les plus dissemblables qu'il côtoie, destiné à développer, en quelque sorte, une culture d'opposition. C'est alors que, prenant texte d'un ouvrage scientifique, signé par un ancien directeur de l'Institut Pasteur (garant, à ses yeux, du rationalisme), il avance l'hypothèse des

9. Marc-Ange Graff : « De l'ombre à la lumière. Approche de la conception bretonienne de l'histoire de la littérature », *Mélusine* n° XI, 1990, p. 113.

« Grands Transparents », selon laquelle le monde serait hanté par des êtres invisibles, nos jumeaux biologiques, dominant notre comportement. Il a bien conscience d'énoncer là une hypothèse que même ses amis accueilleront avec scepticisme. Cette pensée n'en nourrit pas moins *L'Ode à Charles Fourier*, qui n'est pas seulement un hommage à l'utopiste, mais encore s'ancre dans la réalité la plus tangible, pour la transmuier, en dégager le facteur d'espérance. Les théories fouriéristes s'y opposent à la condition humaine telle qu'elle est vécue *ici et maintenant* « en ces jours de disette et de marché noir », à contretemps du nationalisme et du patriotisme « Sous l'anesthésique à toute épreuve des drapeaux ». Cependant, Breton ne reprend pas toute la théorie de l'harmonie universelle à son compte, corrigeant certains excès du philosophe « A commencer par la réparation d'honneur/ Due au peuple juif ». Il renverse la vapeur poétique pour affirmer que

le vrai levier n'en demeure pas moins la croyance irraisonnée à l'acheminement vers un futur édénique et après tout c'est elle aussi le seul levain des générations ta jeunesse (Signe ascendant p. 113)

B. Breton mythographe

Ce n'est pas ici le lieu de recenser tous les mythes auxquels Breton a conservé sa croyance, ni les éléments mythologiques qu'il a cru devoir intégrer dans son oeuvre. Encore moins de montrer comment le surréalisme s'est lui-même construit comme un mythe. Cela a déjà été fait, excellemment, par Annette Tamuly¹⁰, de sorte que je ne saurais rien y ajouter, sous l'angle qui est ici le mien. Toutefois, j'insisterai sur le rejet permanent de ce que Breton nomme le mythe chrétien, à quoi, faisant suite à ses conversations avec Claude Lévi-Strauss, il oppose les données des mythes amérindiens, singulièrement dans *Arcane 17* :

C'est ainsi que le vulgaire se tient pour satisfait d'apprendre que les cérémonies hopi, d'une exceptionnelle variété et qui nécessitent l'intervention du plus grand nombre d'êtres surnaturels que l'imagination ait pourvus d'un visage et d'attributs distincts, ont plus ou moins pour objet d'attirer toutes les protections sur les cultures de ces tribus indiennes, au premier rang desquelles figure celle du maïs. Pareillement celle que l'Égypte des pharaons a tenue pour la reine des cieux passe pour n'avoir joui, dans l'esprit de ceux qui l'honoraient, d'autre prérogative que de déchaîner les inondations du Nil, impatientement attendues chaque année. Pour matérialiste qu'elle se donne, cette interprétation positive des mythes, qui ne veut tenir compte que de l'utilitaire immédiat et tend à les simplifier outrancièrement, n'en est pas moins insignifiante. Qui acceptera de penser que des constructions aussi élaborées se résolvent et plus ou moins s'épuisent à l'analyse dans le besoin de déification de la pluie et des autres principes fertilisants qu'appellent les terres arides ? Autrement entraînant et dignifiant pour l'esprit est d'adopter le point de vue des véritables mythographes qui fait valoir que la condition même de viabilité d'un mythe est de satisfaire à la fois à plusieurs sens, parmi lesquels on a voulu distinguer le sens poétique, le sens historique, le sens uranographique et le sens cosmologique. L'interprétation positive, dont je dénonce ici le caractère accaparant et intolérant, ne saurait passer que pour une des branches de l'interprétation historique générale, à elle seule déjà restrictive de l'interprétation ethnique qui part de la même souche. Sans pouvoir suivre dans la voie spiritualiste où ils s'engagent aucun des auteurs qui ont entrepris de rendre compte des mythes non de l'extérieur mais du dedans et sans pouvoir, par suite, accepter le détail de leur classification, je dois reconnaître que seule cette classification s'est montrée jusqu'ici assez large pour embrasser les divers modes d'invasion d'une doctrine religieuse et justifier de la foi persistante qui a pu

10. Voir : Annette Tamuly, *Le surréalisme et le mythe*, préface d'Henri Béhar, New York-Paris, Peter Lang, 1995, 286 p.

*être mise en elle. L'ésotérisme, toutes réserves faites sur son principe même, offre au moins l'immense intérêt de maintenir à l'état dynamique le système de comparaison, de champ illimité, dont dispose l'homme, qui lui livre les rapports susceptibles de relier les objets en apparence les plus éloignés et lui découvre partiellement la mécanique du symbolisme universel. [...] Les grands poètes de ce dernier siècle l'ont admirablement compris, depuis Hugo dont viennent d'être révélées les attaches très étroites avec l'école de Fabre d'Olivet, en passant par Nerval, dont les sonnets fameux se réfèrent à Pythagore, à Swedenborg, par Baudelaire qui emprunte notoirement aux occultistes leur théorie des "correspondances" **Erreur ! Source du renvoi introuvable.**, par Rimbaud dont, à l'apogée de son pouvoir créateur, on ne saurait trop souligner le caractère des lectures -- il suffit de se reporter à la liste déjà publiée des ouvrages qu'il emprunte à la bibliothèque de Charleville -- jusqu'à Apollinaire chez qui alternent l'influence de la Cabale juive et celle des romans du Cycle d'Arthur. N'en déplaise à quelques esprits qui ne savent jouir que de l'étable et du clair, en art ce contact n'a cessé et ne cessera de sitôt d'être gardé. Consciemment ou non, le processus de découverte artistique, s'il demeure étranger à l'ensemble de ses ambitions métaphysiques, n'en est pas moins inféodé à la forme et aux moyens de progression même de la haute magie.*

Il conviendrait, ici, d'évoquer la légende de Mélusine, telle que Breton l'a réinterprétée, comme symbole de l'Histoire en cours, et de sa propre résurrection sentimentale. Poursuivant l'analyse du « mythe social nouveau », je m'en tiendrai à un seul exemple.

C. L'exposition surréaliste de 1947

Peu de temps après son retour en France, et pour marquer la persistance du surréalisme, Breton organise, avec le concours lointain de Marcel Duchamp, une exposition à la Galerie Maeght, ayant pour but de réaffirmer la cohésion du groupe et de marquer le déplacement des aspirations surréalistes vers ce *mythe nouveau*. Les consignes qu'il donne à ses collaborateurs adoptent un processus initiatique, non comme une série d'épreuves, mais comme une amorce poétique ouvrant sur ce mythe postulé, auquel la collectivité aspirerait sans le savoir (HB 383). On imagine à quelles attaques ce genre de manifestation, d'ordre on ne peut plus ésotérique, pouvait donner lieu en cette époque où les cartes d'alimentation n'avaient pas encore disparu ! Au point que Breton écrivit à Duchamp : « C'est merveilleux d'être autant méprisés à notre âge. »

Quelles que fussent les précautions prises par les organisateurs pour éviter toute réduction à des formes archaïques de la pensée, quel que soit le pacte de grande envergure que Breton proposait aux visiteurs :

Aider, dans toute la mesure du possible, à la libération sociale de l'homme, travailler sans répit au désencroûtement intégral des mœurs, refaire l'entendement humain

on ne peut s'empêcher de penser que la tactique adoptée, le lieu, les objets présentés étaient singulièrement en déphasage avec les préoccupations du moment.

Conclusion

On ne saurait limiter l'oeuvre et la pensée de Breton aux quelques éléments privilégiés ici pour illustrer son attitude devant l'Histoire. D'autant plus qu'il n'a cessé d'intervenir après cette bien étrange exposition, ne serait-ce que pour défendre le mouvement des Citoyens du monde au comité directeur duquel il a appartenu, de même qu'il a contribué, avec Sartre et Camus, à fonder le RDR (Rassemblement Démocratique Révolutionnaire). Sa méfiance à l'égard des partis en est sortie renforcée, de sorte qu'il ne lui restait plus que la voie poétique pour tenter d'influer sur le devenir de l'humanité.

Breton le savait mieux que quiconque, il n'est au pouvoir de personne de créer un mythe. Du moins aura-t-il tenté d'en rassembler les éléments, les myèmes, de façon à les rendre accessibles à tous, afin de proposer une alternative aux croyances dominantes, qui n'avaient que trop fait la preuve de leur échec. On me concédera que, sur le moment, Breton a perdu contre le détournement de sa pensée par le fascisme, sous sa forme noire (le nazisme) ou rouge (le stalinisme). Mais Qui peut nous assurer qu'il n'a pas gagné sur le long terme, parce qu'il aura su dire les aspirations collectives, redonner à la femme, à l'enfant, à tous les exclus, la place qui leur revient, « pour arroser d'étoiles le DEVENIR qui doit être le mieux-être humain » ?

Henri BÉHAR